

CORPS ÉTRANGERS 3

FEDERICO ARIU

CORPS ÉTRANGERS 3

Roman



ARTFUSION
ÉDITIONS

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements qui y figurent sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins narratives. Toute ressemblance avec des faits réels, des lieux existants ou des personnes vivantes ou décédées serait purement fortuite.

© Éditions Artfusion

© Federico Ariu 2026

Premier trimestre 2026

I.S.B.N. : 978-2-931286-15-9

Reproduction, adaptation et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous pays.

Dédicaces

À celles et ceux qui auraient testé le transfert,
par curiosité.

À celles et ceux qui savent que la science-fiction
commence toujours par une question.

Préface

L'univers de *Corps étrangers* a commencé à prendre forme en 2005, lors de mon premier voyage seul en Asie. Trois mois loin de chez moi, loin de mes repères, dans un pays qui m'était totalement étranger. À mon retour, j'ai écrit un scénario. Ce scénario est resté longtemps dans mes tiroirs. Il a attendu le bon moment pour devenir un roman.

Les années ont passé. D'autres projets ont vu le jour. D'autres textes ont pris forme. Puis *Corps étrangers* est revenu. Le scénario est devenu un roman. Ensuite, ce roman a appelé une suite. Très vite, sans que je sache encore comment, l'histoire s'est imposée comme une trilogie. Je savais ce que je racontais dans le premier volume, mais pas encore jusqu'où cela irait. Tant que ce livre n'était pas publié, je n'ai pas cherché à prévoir la suite. Il y avait des pistes, rien de plus. J'ai écrit *Corps étrangers* en avançant pas à pas, sans tout maîtriser, en laissant le récit se construire.

Aujourd'hui, j'écris ces lignes après avoir posé les derniers mots de cette trilogie. Je mesure le chemin parcouru. Pendant toutes ces années, j'ai vécu avec la famille Brody. Avec Tom. Avec Gwen. Avec leurs enfants. J'ai traversé avec eux les déplacements, les fuites, les pertes. J'ai vu ces personnages évoluer, parfois se transformer, parfois se briser, mais continuer d'avancer. Même Kuan Ti, l'antagoniste, a peu à peu pris une place plus importante que prévu. Quant à Mei Ling, elle a porté une part discrète, mais essentielle, de ce récit.

J'ai partagé du temps avec chacun d'eux. Ils m'ont accompagné bien au-delà de l'écriture. Ils ont grandi avec moi. Et, d'une certaine manière, je les quitte aujourd'hui. Clore cette trilogie n'a rien d'anodin. Il y a une forme de tristesse à refermer cet univers, à laisser ces personnages derrière moi. Mais aussi la satisfaction d'avoir mené cette histoire jusqu'au bout, sans m'en éloigner. Ces personnages

existent désormais à travers ces livres. Ils vivent dans ces pages. Et, je l'espère, dans l'imaginaire de celles et ceux qui les ont suivis.

Si vous lisez ces lignes, c'est que vous avez accepté de parcourir ce chemin avec eux. Pour cela, je vous remercie. Corps étrangers est terminé pour moi. Il est temps désormais de vous laisser entrer dans cette dernière traversée.

Federico Ariu

CHAPITRE 1

Les vestiges du sommeil

1

Gwen ouvrit les yeux lentement. La lumière pâle du matin filtrait à travers les stores, traçant des lignes claires sur le sol. À sa droite, la place de Tom était vide. Le drap, encore tiède, trahissait son départ récent. Elle resta immobile un instant, attentive, cherchant le moindre signe de vie, le souffle du bébé, un froissement dans le berceau posé au pied du lit. Rien. La pièce demeurait calme, trop calme. Son corps lui semblait pesant, comme retenu par une inertie persistante. Depuis qu'elle avait réintégré son corps, son sommeil s'était modifié. Il était profond, comme si quelque chose en elle cherchait à se réparer. Elle dormait sans interruption, sans rêves au début, puis les visions apparaissaient, nettes, précises, trop précises pour n'être que de simples songes. Ce repos n'avait rien de naturel. Il ressemblait à une anesthésie.

Des ruelles étroites, pavées de terre et de poussière. Des murs gris, ternis par le givre. L'air sentait le charbon humide et la fumée d'un feu qui peinait à prendre. Une fillette en robe élimée était assise sur un tabouret bas, les mains rouges de froid. Elle tenait une poupée faite de chiffons noués, sans visage. Plus loin, un homme alignait des cageots de fruits sur une planche bancale tandis qu'une femme parlait brièvement avec un client. Les sons du marché montaient puis retombaient par à-coups, comme une respiration trop courte. Des cris d'enfants, le claquement d'une casserole, un aboiement lointain. Tout se succédait sans ordre, comme dans les marchés de village, là-bas, au sud de la Chine. Gwen ne savait plus si elle regardait la scène ou si elle la vivait. Tout semblait suspendu. Elle sentait le poids du corps de l'enfant, la morsure du froid sur sa peau, la rugosité du bois sous ses

doigts. Elle voyait à travers ses yeux, sans distance. Une vitrine fissurée apparut devant elle. Dans le verre, un reflet. Des yeux sombres, graves, presque conscients, qui semblaient la fixer. Et dans cet éclat instable, Gwen crut se reconnaître un instant, à la place de l'enfant. Le vent glacé lui frôlait les joues, et derrière ce froid, elle percevait un vide profond, laissé par l'absence d'une mère. Ce souvenir ne lui appartenait pas. C'était la mémoire de quelqu'un d'autre. Celle de Mei Ling.

Depuis qu'elle avait retrouvé son corps, ces fragments étrangers la traversaient sans prévenir. Un mot en chinois murmuré dans son sommeil. Une mélodie qu'elle ne se rappelait pas avoir apprise. La sensation d'une langue étrangère sur sa bouche. Une année entière habitée par une autre conscience avait laissé des traces. Des restes de vie qui ne lui appartenaient pas.

Elle ferma les yeux un instant, espérant que les images s'effacent. Mais au lieu de disparaître, elles se superposèrent à d'autres, aux siennes. Sa maison de Paris. Son atelier baigné de lumière. Les étoffes étalées sur les tables, les aiguilles, les mannequins immobiles aux formes parfaites. Elle revit la boutique qu'elle avait ouverte entre les Champs-Élysées et La Défense, dans un quartier moderne où le verre et l'acier reflétaient la ville. Les débuts hésitants, puis la fulgurance. Les articles dans la presse, les défilés, les commandes venues de grandes maisons qu'elle n'aurait jamais cru approcher. Son nom, Gwen Brody, commençait à circuler, prononcé avec respect, parfois même avec envie. Elle revoyait son équipe, les rires dans l'atelier, les nuits sans sommeil à préparer une collection. Et cette sensation étourdissante de réussite, d'avoir enfin trouvé sa place. Puis un autre souvenir revint, plus doux, plus intime. Tom, à genoux, sur le balcon du premier étage de Notre-Dame. Sous eux, les cloches résonnaient faiblement, et le vent s'engouffrait entre les arcs gothiques. Il tenait la main de Gwen, tremblant, maladroit. Sa voix

résonnait à peine, couverte par le souffle de la ville en contrebas.

— Épouse-moi, avait-il dit.

Elle se souvenait du frisson qui l'avait parcourue, de la chaleur dans sa poitrine, de cette certitude absolue qu'ils allaient tout construire ensemble. Elle aurait voulu rester dans ce souvenir-là. Mais les images revinrent, brutales, comme une fissure dans la toile. Puis, lentement, la scène se déformait. Un autre souvenir prenait place, à la fois doux et instable. Gwen se retrouvait dans leur ancienne maison, à Paris. Marie-Jeanne et Sébastien étaient là, dans le salon. Leurs voix s'élevaient, claires, rieuses, comme venues d'un autre temps. Des mouvements traversaient la lumière, un jouet glissait sur le sol, une robe d'enfant tournoyait. Le temps semblait suspendu, enfermé dans une douceur factice. Dreyfuss dormait près du canapé, le museau posé sur ses pattes. Par moments, il relevait la tête, comme s'il percevait quelque chose qui échappait à Gwen. À cette époque, tout paraissait simple. Ils étaient heureux. Ou du moins, ils tentaient de l'être. Puis la lumière changeait. Elle devenait plus pâle, presque grise. Les rires s'éteignaient. Dreyfuss se redressait et grondait doucement. Marie-Jeanne et Sébastien restaient immobiles. Lentement, ils tournaient la tête vers leur mère. Leurs visages semblaient se brouiller, se défaire, avant de se recomposer sous d'autres traits. Leurs regards n'étaient plus les leurs. Des yeux différents, d'autres bouches. Ceux de Fēn et de Jaw-Long, les enfants de Kuan Ti et Mei Ling. Des regards chargés d'une conscience qu'elle ne comprenait pas. Dreyfuss aboyait alors vers elle, les crocs visibles. Son dos se voûtait, prêt à bondir. Gwen reculait, incapable de réagir. Tout vacillait autour d'elle. La pièce, la lumière, le sol lui-même, comme si rien ne tenait vraiment en place. Et, comme chaque nuit, la vision se transformait. Toujours le même basculement. Toujours la même horreur. Elle revoyait la scène de l'exécution, celle que Tom lui avait racontée, celle qu'elle

n'avait pas vécue, mais qu'elle revivait pourtant. Ils étaient agenouillés dans un champ d'opium, quelque part au Laos. Trois silhouettes immobiles. Des voix s'élevaient, puis venait le cliquetis des armes. Les détonations retentissaient. Les corps s'effondraient l'un après l'autre. Elle ne voyait pas le sang, mais elle savait. Tom le lui avait décrit. La peur. L'immobilité forcée. La conscience enfermée dans un corps condamné. Ces images, elle les portait en elle comme une malédiction.

Tom avait d'abord refusé d'en dire plus. Il ne voulait pas revenir sur ces instants. Il disait que certains détails ne servaient qu'à prolonger la douleur. Mais elle avait insisté. Elle avait voulu comprendre. Elle pensait que connaître précisément leur fin l'aiderait à continuer. Alors il avait parlé, par fragments, sans jamais tout dire. Et ces fragments s'étaient accrochés à elle. Ils revenaient maintenant, mêlés à ses nuits, sans qu'elle sache toujours ce qui venait de lui et ce qui venait d'elle.

Chaque nuit, elle se réveillait le cœur affolé, persuadée d'avoir senti le métal contre sa peau, d'avoir entendu le cri de ses enfants. La sueur collait à sa nuque. Sa respiration, courte et heurtée, peinait à retrouver un rythme normal.

Elle posa une main tremblante sur son ventre, là où le bébé avait grandi, cherchant un repère, quelque chose de réel. Mais le silence de la maison l'enveloppa de nouveau. Tom n'était pas là. Le berceau était vide. Et sans qu'elle puisse expliquer pourquoi, une pensée s'imposa, glaciale. « Et si une partie d'elle n'était jamais vraiment revenue ? ».

Gwen se redressa lentement. Le drap glissa sur sa peau moite. Elle enfila un peignoir en satin qui pendait au pied du lit et se leva, les jambes encore lourdes. En passant devant le berceau, elle s'arrêta. Le petit lit était vide, les draps encore froissés. Elle resta là, figée, fixant ce vide comme s'il pouvait lui répondre. Ce bébé lui semblait venu de nulle part. Il avait été conçu pendant qu'elle n'existait

plus vraiment, pendant que d'autres, Mei Ling et Kuan Ti, occupaient leurs corps et vivaient leurs vies à leur place. Cette idée la hantait. Pendant tout ce temps, où était-elle passée ? Son corps vivait, parlait, respirait, mais son esprit n'était plus là, assassiné dans un autre corps qui n'était pas le sien. Était-elle morte ? Non. On l'avait ramenée. Mais à partir de quoi ? Elle repensa à tout ce que Tom lui avait expliqué : les fragments de mémoire, les traces de conscience, des souvenirs traités comme des données, sauvegardées dans un coin de son cerveau. Et si ce qu'elle était aujourd'hui n'était qu'une reconstitution ? Une version imparfaite d'elle-même, recomposée à partir de souvenirs ? Elle pensa alors à la créature du docteur Frankenstein, née d'un assemblage, d'un geste de démesure. À sa manière, elle aussi avait été recréée. Et parfois, dans le silence de la nuit, elle se demandait si une conscience pouvait vraiment revenir intacte après avoir été déchirée en deux. Cette pensée la fit frissonner. Le simple fait de savoir qu'elle avait cessé d'exister, même brièvement, la dérangeait.

Ça avait été pareil pour les enfants. Marie-Jeanne et Sébastien étaient morts eux aussi. On les avait ramenés. Ils vivaient à nouveau, parlaient, riaient. Mais eux aussi avaient été repris par la science. Comme elle. Ensemble, ils formaient une famille reconstruite, revenue d'un endroit dont on ne revient pas, maintenue en vie par quelque chose qui n'aurait peut-être jamais dû exister.

Elle posa une main tremblante sur le bord du berceau. Et il y avait ce bébé, conçu dans cette absence, entre deux mondes, qui la troublait profondément. Pendant des semaines, elle avait refusé de le regarder autrement que comme une présence étrangère. Ce n'était pas de la haine, mais une forme de vide. Elle ne parvenait pas à ressentir ce qu'une mère devrait ressentir. Elle n'avait même pas voulu lui donner de prénom.

Tom avait insisté, doucement d'abord, puis avec plus de

fermeté. Il disait que cet enfant ne pouvait pas rester sans prénom, qu'il fallait au moins ça pour le reconnaître, pour lui donner une place.

Elle avait fini par céder, lasse.

— D'accord, choisis.

Tom avait réfléchi un moment avant de murmurer :

— Ethan.

Elle n'avait pas protesté. Ni approuvé. Elle s'était contentée d'un « comme tu veux », avant de détourner le regard. Et depuis, chaque fois qu'elle entendait ce prénom, une inquiétude immédiate la traversait. Il lui rappelait tout ce qu'elle n'avait pas vécu, tout ce qui lui avait été retiré. Ce prénom donnait une réalité à cet enfant, et cette réalité l'effrayait. Ce n'était pas encore de l'amour, ni même de la tendresse. Mais quelque chose existait déjà. Un lien fragile, qu'elle n'était pas prête à reconnaître. Ce prénom, ETHAN, l'ancrait dans le réel. Il donnait une existence pleine à cet enfant né dans un temps qui ne lui appartenait pas. Tant qu'il n'avait pas de prénom, elle pouvait encore le tenir à distance. Mais dès qu'il était prononcé, quelque chose se refermait en elle. Comme si appeler cet enfant revenait à accepter tout ce qui s'était passé. Le transfert, l'absence, la dépossession. Ce prénom, ETHAN, portait avec lui une histoire qu'elle n'avait pas choisie, et l'idée même de devoir vivre avec l'effrayait.

Elle leva la tête et croisa son reflet dans le miroir. Son visage avait changé. Ses traits s'étaient creusés, ses pommettes saillaient davantage, comme si son corps avait puisé dans ses propres réserves pour survivre. Elle se demanda qui elle était vraiment aujourd'hui. Vivante ? Refaite ? Ou simplement revenue d'un endroit où elle n'aurait jamais dû aller ?

Elle effleura du bout des doigts la courbe plate de son ventre. Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis l'accouchement, et déjà, tout avait disparu. Aucune

trace, aucun arrondi. Comme si ce corps n'avait jamais porté la vie. Son regard se perdit dans la glace. Il y avait, dans ses yeux, quelque chose qu'elle ne reconnaissait plus. Avant tout cela, elle rayonnait, même dans les moments de doute. Aujourd'hui, quelque chose s'était éteint.

Elle ferma un instant les paupières, et le souvenir revint, celui du dernier moment avant tout ce chaos. La lumière blanche du laboratoire. Le froid métallique du masque sur sa bouche. La voix du commandant Giacometti, lointaine, rassurante en apparence. Le compte à rebours. Les enfants qui s'endormaient, l'un après l'autre. Puis cette lumière, qui avalait tout. C'est là que son esprit s'était arrêté. Son dernier vrai souvenir avant le néant. Elle se revoyait allongée dans la capsule, le cœur battant à toute vitesse, priant pour que le transfert se déroule bien. Elle se souvenait du regard de Tom à travers la vitre, juste avant que tout disparaisse.

Elle baissa la tête, fixant son reflet une dernière fois. Tout en elle semblait déplacé. Sa peau, ses gestes, jusqu'à la façon dont elle respirait. Dans le silence de la maison, une certitude s'imposa. Elle était revenue, mais pas entière. Quelque chose manquait. Une part d'elle était restée en arrière, hors d'atteinte, comme oubliée au moment du retour.

Elle s'approcha de la porte, la main suspendue un court instant avant de l'ouvrir. Le couloir était baigné d'une lumière douce, dorée par le soleil déjà haut sur la ville. La maison semblait paisible, presque normale.

Gwen inspira profondément, puis fit un pas en avant.

— Tom ? appela-t-elle à voix basse.

Aucun son ne répondit.

Elle fit un pas, puis un autre, attentive au craquement du parquet sous ses pieds nus. L'air était tiède, traversé par la rumeur lointaine de la ville qui s'éveillait. La maison semblait vide. Et pour la première fois depuis leur arrivée à Miami, une peur sans raison précise s'imposa à elle, tenace,

impossible à chasser.

2

Tom se tenait dehors, sur la terrasse qui longeait le canal. Le matin était déjà lumineux, baigné de chaleur. Une brise légère faisait bouger les palmiers au-dessus de lui, projetant sur le sol des ombres mouvantes. Dans ses bras, le bébé dormait tranquillement. Son souffle léger effleurait la chemise de son père, installant un calme presque trop parfait.

Tom le regardait longuement, comme s'il découvrait encore ce petit visage. Ses doigts frôlaient la couverture, caressant machinalement le tissu, mais son regard restait fixe, absent. Il semblait chercher quelque chose dans les traits de l'enfant. Une ressemblance, peut-être. Ou une réponse qu'il n'arrivait pas à formuler.

Plus loin, l'eau du canal clapotait doucement contre les pilotis. Un bateau de plaisance passa rapidement, son moteur assourdi par la distance. Tom leva les yeux, suivant sa trace jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière les arbres.

Un léger sourire effleura ses lèvres. Ce sourire n'avait rien de forcé, mais il paraissait détaché, comme s'il venait d'un souvenir étranger.

Il abaissa de nouveau son regard vers l'enfant et murmura quelques mots, à voix basse, en chinois.

— 睡吧，小家伙。爸爸在这里。

Dors. Papa est là.

Le silence retomba.

L'homme inspira profondément, ferma les yeux un instant, comme pour savourer cette quiétude. Mais dans cette immobilité, quelque chose sonnait faux. Une paix trop lisse, trop maîtrisée. Une tranquillité qui ne semblait pas tout à fait appartenir à Tom Brody.

Derrière lui, la porte vitrée s'ouvrit. Gwen apparut dans

l'encadrement. Elle resta un instant immobile, à observer la scène. Tom était là, debout au bord de la terrasse, le bébé dans les bras. Le soleil faisait briller la surface du canal, et la lumière découpait son profil. Tout semblait paisible, presque figé.

— Tu es déjà debout ? demanda-t-elle, la voix encore voilée de sommeil.

Il se retourna lentement. Un sourire effleura ses lèvres, discret, difficile à lire.

— Il s'est réveillé tôt, répondit-il.

Gwen s'approcha. Elle effleura du bout des doigts la joue du bébé, puis releva les yeux vers son mari.

— Il dort bien.

— Oui. Il ne pleure pas. C'est un Brody.

Sa voix était calme, mais quelque chose, dans sa manière de le dire, la troubla sans qu'elle sache pourquoi.

Elle savait tout ce qu'il avait traversé : cette année entière passée loin d'eux, à courir de pays en pays, de ville en ville, traqué, fuyant, tuant parfois pour les sauver. Il avait porté seul le poids de leur survie, affronté la peur, la mort, l'absence. Et même si elle avait retrouvé son mari, elle sentait parfois qu'il n'était plus exactement le même.

Elle resta un court instant à observer la scène. Tom berçait doucement l'enfant, le regard perdu vers l'eau. Son visage semblait ailleurs, comme absorbé par quelque chose qu'elle ne pouvait pas nommer.

— Je vais préparer du café, murmura-t-elle.

Il hocha simplement la tête.

Elle resta une seconde de plus, hésitante, avant de se détourner. La porte se referma lentement derrière elle.

Sur la terrasse, le silence revint. Tom baissa les yeux vers le bébé et murmura quelques mots en chinois, à voix basse. Des paroles douces, presque rituelles. Puis il s'immobilisa. Sa bouche s'entrouvrit légèrement, comme s'il allait parler, puis se referma. Son regard resta fixé sur

l'enfant, absent, comme décroché de l'instant.

À l'intérieur, Tom dormait encore. Son esprit était plongé dans un sommeil sans rêve, sans contours. Il ne sentait plus le poids de son corps, ni la chaleur du matin, ni la présence du bébé contre lui. Ce matin, c'était Kuan Ti qui avait ouvert les yeux à sa place.

Depuis plusieurs semaines, cela revenait. Toujours au même moment, la nuit ou aux premières heures du matin, quand la vigilance de Tom s'effaçait. Kuan Ti se glissait alors dans ce corps comme un hôte retrouvant une maison familière. Il respirait à travers lui, bougeait ses mains, parlait avec sa voix.

Au début, ces instants ne duraient que quelques secondes. Des éclairs de conscience volés, aussitôt étouffés quand Tom reprenait le dessus. Mais la frontière s'était peu à peu fissurée. Kuan Ti apprenait à s'imposer, à rester plus longtemps. Il testait les limites, un geste, une phrase, quelques pas dans le jardin, comme un corps qu'on réappri-voise après un long coma.

Tom le savait. Il s'en rendait compte au réveil, dans ces détails minuscules qui n'avaient rien d'anodin. Un verre déplacé sur la table de la terrasse. La porte laissée entrouverte. Des pas imprimés dans le sable le long du canal, menant jusqu'au ponton. Des traces qu'il ne reconnaissait pas, qu'il ne parvenait pas à rattacher à un souvenir précis. Parfois, c'était plus diffus encore. Une odeur persistante sur ses mains, étrangère, métallique. Un goût amer au fond de la bouche, comme s'il avait bu ou mangé quelque chose de particulier pendant la nuit, sans en garder la moindre mémoire. Ces signes revenaient trop souvent pour être ignorés. Il comprenait ce qui se passait. Il comprenait qu'il n'était plus seul ici. Kuan Ti était là depuis la naissance de l'enfant. Cette nuit-là, dans la salle d'accouchement, il avait senti la présence revenir. D'abord comme une pression indistincte, une sensation trouble qu'il avait

tenté de repousser. Puis une voix. Faible au début, presque noyée dans le tumulte de la douleur et des cris. Et peu à peu, plus nette. Trop nette. Une voix familière, qu'il avait crue effacée à jamais dans le néant.

« Je ne devrais pas être là. »

Ces mots avaient résonné pour la première fois dans le vide, au moment où tout s'était effondré. Depuis, ils revenaient par vagues, comme un écho impossible à chasser.

Kuan Ti ne comprenait pas comment il avait survécu au transfert, ni pourquoi sa conscience ne s'était pas réinstallée dans son propre corps, comme cela aurait dû se produire. Il se savait déplacé, maintenu dans un état instable, suspendu à un corps qui n'était pas le sien. Cette anomalie le hantait, mais elle ne l'affaiblissait pas. Elle le rendait plus déterminé encore. Il savait ce qu'il voulait. Retrouver les siens. Sa femme. Ses enfants. Peu importait le moyen, peu importait le prix. Il avait compris très vite que Tom était la clé. Que ce corps partagé lui offrait un accès direct à ce qu'il cherchait. Il le lui avait dit sans détour, sans colère, avec une froideur absolue qui excluait toute négociation : si Tom refusait de l'aider, c'est sa famille qui en subirait les conséquences. Depuis, Tom vivait avec cette menace en lui. Il n'avait plus besoin que Kuan Ti la rappelle. Elle s'imposait d'elle-même, dans les moments de répit comme dans les gestes les plus ordinaires. Kuan Ti savait attendre. Il laissait le temps faire son œuvre, laissant Tom mesurer, jour après jour, ce qu'il risquait de perdre.

Les premières semaines, il pensait encore pouvoir la contenir. Mais peu à peu, Kuan Ti avait trouvé les failles. Il s'insinuait dans ses rêves, puis dans ses gestes. Chaque nuit, Tom sentait la frontière s'amincir un peu plus, jusqu'à ce que le corps ne lui appartienne plus entièrement. Kuan Ti avançait lentement, patiemment, comme une infection qu'on ne peut plus contenir. Et ce matin-là, c'était lui qui tenait le bébé.

Le vent souleva la surface du canal. Kuan Ti inspira profondément, savourant ce moment volé — ce corps qu'il apprenait à maîtriser, lentement, morceau par morceau.

À l'intérieur, quelque part sous cette chair partagée, Tom dormait encore. Pour l'instant.

3

Tom était encore ailleurs. Pas endormi au sens habituel, pas vraiment éveillé non plus. Un espace replié, enfoui dans son esprit, où le temps semblait suspendu. Un lieu sans contours précis, inaccessible à toute volonté. Là, tout flottait, sans poids ni direction. Il n'y avait ni jour ni nuit, seulement une sensation de retrait, comme si sa conscience s'était recroquevillée sur elle-même. Il s'y sentait immobile, réduit à une présence passive, incapable d'agir. Il ne rêvait pas. Il attendait. Enfermé dans cet état, conscient sans pouvoir intervenir, comme relégué derrière une paroi invisible. Et parfois, dans cette obscurité sans forme, des images filtraient malgré lui. Alors il voyait. À travers ses propres yeux. Il percevait les gestes, les mouvements, les paroles prononcées avec sa voix. Il assistait, impuissant, à ce que Kuan Ti faisait lorsqu'il s'éveillait à sa place.

Au début, il n'en gardait aucune trace. Les absences étaient totales, nettoyées au réveil, comme si rien ne s'était produit. Puis, peu à peu, quelque chose avait changé. Par moments, il restait conscient. Pas éveillé, pas endormi non plus. Présent sans pouvoir agir. Il assistait alors, impuissant, à ce que Kuan Ti faisait de son corps, comme s'il flottait juste derrière ses yeux, enfermé dans une cage invisible. À ces instants-là, Tom ne pouvait qu'observer, spectateur prisonnier de sa propre chair.

Depuis le jour où leurs deux consciences s'étaient retrouvées liées, Tom savait que la situation ne ferait

qu'empirer. Chaque intrusion de Kuan Ti devenait plus longue, plus affirmée. Et à chaque réveil, Tom sentait un peu plus que ce corps lui échappait. Le choc de cette découverte ne l'avait jamais quitté. Lui qui venait de retrouver sa famille, qui croyait pouvoir refermer enfin ce chapitre, comprenait désormais que l'idée d'un retour à la normalité n'était qu'une illusion. Kuan Ti était toujours là. Et Tom devait partager son corps avec lui. Avec cet homme devenu son pire ennemi malgré lui. La pire des condamnations, après tout ce qu'il avait déjà enduré.

Leur premier contact avait eu lieu au moment de l'accouchement. Une voix avait surgi du chaos, d'abord indistincte, presque noyée dans le tumulte. Puis plus rien. Le silence. Comme si Kuan Ti s'était retiré, lui accordant un bref répit. Mais après leur retour de l'hôpital, les manifestations avaient repris. Lentement. Méthodiquement. Kuan Ti recommença à s'imposer, à s'infiltrer dans ses gestes, dans ses pensées, jusque dans ses rêves. Parfois, Tom percevait sa voix tout près de son oreille, faible, presque éteinte, à peine chuchotée.

Au début, cette présence semblait diminuée, privée de force, comme vidée de toute énergie. Puis, jour après jour, Kuan Ti retrouva de la consistance. De l'assurance. Et Tom comprit alors qu'il ne s'agissait pas d'un simple reste, ni d'un écho voué à disparaître. Ce qui se jouait n'était pas une survivance, mais une montée progressive. Une reconquête.

Le corps de Tom regardait encore le bébé. Le petit dormait paisiblement, lové dans la chaleur de ses bras. Puis, lentement, son regard se releva vers le canal, vers cette ligne d'eau immobile où le ciel semblait se dissoudre. C'est alors qu'il sentit quelque chose bouger en lui. Un déplacement intérieur, à peine perceptible. Tom venait de se réveiller. Mais cette fois, il ne reprenait pas le contrôle. Kuan Ti était toujours là.

« Tu as bien dormi, Tom ? »

La voix résonna directement dans son esprit, sans passer

par le corps, comme si elle s'était logée au plus près de sa pensée.

« *Sors de là* », répondit Tom, d'un ton sec. « *Rends-moi ma place.* »

Kuan Ti sourit. Tom sentit ce sourire se former sur leurs lèvres communes, sans pouvoir l'empêcher.

« *Inutile de le demander. Nous sommes liés maintenant. Toi et moi. Il va falloir t'y faire.* »

« *Jamais.* »

« *Oh, si. Si tu veux survivre, il va falloir qu'on apprenne à fonctionner ensemble. C'est étrange, non ? La vie réserve toujours des détours que personne ne prévoit.* »

Il marqua une pause, laissant son regard suivre le reflet du soleil sur l'eau.

« *Mais même les plus forts doivent finir par se laisser porter.* »

Sa voix se fit plus lente, presque méditative.

« *On ne lutte pas contre le fleuve qui vous emporte.* »

Tom sentit la colère monter.

« *Je ne suis pas ton associé. Je ne veux pas de cette vie. Ni pour moi, ni pour eux.* »

Kuan Ti inspira, observant la surface du canal qui renvoyait l'éclat du soleil.

« *L'avenir que tu as aujourd'hui n'est pas celui que tu voulais. Ce n'est pas non plus celui que j'espérais. Mais c'est celui que nous avons. Et il faudra apprendre à s'en contenter.* »

La colère de Tom enfla, vive, brutale. À l'intérieur, il serra les poings, tenta de forcer ses lèvres à bouger.

« *Je trouverai un moyen de te chasser, murmura-t-il. Je te sortirai de ma tête. Je te ferai partir.* »

Un rire s'échappa de sa bouche. Ce n'était pas le sien. Kuan Ti riait à travers lui, un rire sec, sans chaleur.

« *Allons, Tom. Regarde autour de nous. Nous avons un enfant. Une famille qui, pour l'instant, semble à l'abri du monde.* »

Il baissa les yeux vers le bébé.

«Sauf que le mal, ici, c'est moi. Et le mal, c'est toi aussi.»

Une tension glacée envahit l'esprit de Tom. Il tenta de reprendre le contrôle, de forcer un retour, mais rien ne répondit. Il restait coincé là, réduit à une présence lucide, incapable d'agir.

« Moi, poursuivit Kuan Ti, j'ai une famille à retrouver. Je dois les sauver. Et pour ça, nous allons devoir faire équipe. Tu n'as pas le choix. »

Sa voix se fit plus basse, presque douce. Chaque mot était choisi avec soin. Puis, sans que Tom n'ait le temps de s'y opposer, les paroles franchirent un seuil. Elles ne restèrent pas enfermées dans sa tête. Elles sortirent de sa bouche.

— Si je le voulais, je pourrais faire du mal à toute cette petite famille.

Le corps de Tom s'approcha du bord de la terrasse. Le canal s'étendait juste en dessous, calme, immobile. L'eau renvoyait le reflet du ciel sans le moindre mouvement.

Tom comprit aussitôt ce que Kuan Ti faisait. Une panique brutale le saisit. Le bébé bougea légèrement dans ses bras, toujours endormi. Le corps se pencha au-dessus de l'eau. Les bras se tendirent. L'enfant se retrouva suspendu au-dessus du canal, vulnérable, sans défense.

À l'intérieur, Tom tenta de résister. Il chercha à reprendre le contrôle, à bloquer le geste. Rien ne répondit. Il était là, conscient, témoin, incapable d'agir. Puis le corps se redressa. Le bébé fut ramené contre la poitrine, sain et sauf, comme si le geste n'avait jamais eu lieu.

Tom comprit alors que la menace n'était pas qu'une parole, mais quelque chose qui pouvait devenir un acte à tout moment. Et comme pour lui en donner la preuve, un bruit attira son attention derrière la baie vitrée. La vie reprenait, tout près, à découvert. Il se tourna vers la porte vitrée. De l'autre côté, Gwen préparait le petit-déjeuner. Le

bruit du percolateur emplissait la cuisine. La porte s'ouvrit. Marie-Jeanne et Sébastien entrèrent en courant, encore en pyjama. Ils embrassèrent leur mère, rirent, se chamaillèrent. Dreyfuss trottina autour d'eux, impatient d'aller dehors.

Kuan Ti les observa en silence. Tom, en retrait, luttait. Il aurait voulu crier, les prévenir, les serrer dans ses bras. Mais son corps ne lui répondait plus. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était sentir la peur monter en lui, la peur qu'un jour, ce ne soit plus lui qui décide. Puis, soudain, quelque chose céda. Une pression se relâcha dans son esprit, comme une coupure brutale.

Kuan Ti se retira.

Tom sentit un vertige le traverser. Ses jambes vacillèrent légèrement. Il cligna des yeux et réalisa qu'il tenait le bébé dans ses bras. La lumière du matin lui parut plus vive, le monde plus précis, comme s'il revenait d'un état profond. Il inspira lentement, cherchant à reprendre pied.

L'enfant se réveilla, remua faiblement, laissa échapper un petit son. Tom baissa les yeux vers lui. Tout semblait normal. Et pourtant, une sensation persistait. Celle qu'une part de lui s'était déplacée, puis remise en place sans s'ajuster tout à fait.

4

Tom entra dans la cuisine, le bébé dans les bras. Gwen leva la tête. Elle le regarda un instant, comme si elle cherchait à lire quelque chose sur son visage.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Il lui répondit par un sourire, bref, presque forcé.

— Oui, tout va bien ma chérie.

Marie-Jeanne et Sébastien étaient déjà installés à table, les yeux encore mi-clos. Le jus d'orange, les tartines, le bruit familier du percolateur... tout semblait normal. Tom s'approcha d'eux et posa une main sur leurs épaules.

— Allez, les enfants. Finissez vite, je vous accompagne à l'école aujourd'hui.

Leurs visages s'éclairèrent aussitôt. Gwen les regarda, silencieuse, tandis que Tom se versait un café. Quelques minutes passèrent ainsi, dans une routine presque paisible.

Puis, les enfants montèrent se changer, laissant la cuisine dans un calme fragile.

Tom et Gwen restèrent seuls.

Elle prit une inspiration, posa sa tasse et le fixa.

— Comment tu te sens, vraiment ?

Il releva les yeux vers elle.

— Bien, répondit-il. Juste... étrange. Reprendre une vie normale, avec toi, avec eux... après tout ça... c'est comme réapprendre à respirer.

Gwen hocha lentement la tête, les doigts serrés autour de sa tasse.

Il ne parla pas de Kuan Ti. Il savait qu'il ne devait pas. Il devait les protéger. Eux d'abord. Toujours.

Elle brisa le silence.

— Tu sais, je t'en ai déjà parlé. J'y pense de plus en plus... J'aimerais vraiment me remettre à travailler.

Tom releva les yeux.

— Travailler ?

— Reprendre un atelier. Monter une petite marque ici, à Miami. Peut-être ouvrir une boutique, quelque chose de simple... juste pour me sentir vivante à nouveau.

Un vrai sourire se dessina sur son visage.

— Ce serait bien, dit-il. Tu devrais le faire. Mais...

— Mais ?

— Fais attention, Gwen. On doit rester discrets. On nous a donné de nouvelles identités, tu le sais. On ne peut pas trop attirer l'attention.

Elle fronça les sourcils, son expression changea.

— Discrets ? répéta-t-elle. Pourquoi toujours se cacher ? On n'a rien fait, Tom. Rien. Sa voix trembla légèrement. C'est eux qui nous ont pris notre vie. Pas l'inverse.

Tom voulut répondre, mais elle continua, la voix plus brisée :

— J'ai l'impression d'avoir dormi une année entière, comme dans un conte. Et à mon réveil, j'avais ce bébé dans les bras. Un bébé que je n'ai pas conçu, que je n'ai même pas senti grandir en moi.

Des larmes glissèrent sur ses joues.

Tom posa une main sur la sienne.

— Je sais. On va s'en sortir. Ensemble.

À ce moment-là, les enfants revinrent, cartables sur le dos.

— Maman ? Ça va ?

Gwen essuya rapidement ses yeux, forçant un sourire.

— Oui, ça va, mes chéris. Passez une bonne journée à l'école.

Elle les embrassa, un à un.

Tom prit les clefs posées sur le plan de travail, adressa un dernier regard à Gwen, puis quitta la maison avec eux.

Derrière la baie vitrée, elle resta debout, immobile, à les regarder s'éloigner.

Le soleil montait lentement au-dessus du canal. Une journée nouvelle commençait, mais pour Gwen, rien ne semblait vraiment commencer.

5

La voiture roulait dans les rues de Miami. Le soleil montait à l'horizon, projetant une lumière crue sur les palmiers qui bordaient les avenues. À l'arrière, Marie-Jeanne suivait du regard les immeubles colorés qui défilaient, la joue collée contre la vitre.

Sébastien, lui, jouait distraitement avec une figurine qu'il faisait sauter sur le dossier du siège.

Tom conduisait en silence. Tout semblait normal. Trop normal. Le moteur ronronnait, le clignotement régulier des

feux de croisement berçait la route. Et pourtant... Quelque chose s'immisçait. Un frisson. Une présence. Il la sentit d'abord dans sa nuque, une pression légère, presque un souffle. Puis dans sa poitrine, comme une seconde respiration qui n'était pas la sienne. Il n'eut pas besoin de se poser de questions. Il savait.

Kuan Ti.

Tom serra la mâchoire. Depuis quelques jours, la présence se faisait plus insistante. Elle ne se contentait plus de murmurer — elle observait, s'infiltrait, se glissait dans ses gestes. Il tenta de se concentrer sur la route.

— Papa ? fit Marie-Jeanne, la voix douce. On peut mettre une chanson ?

Tom ouvrit la bouche pour répondre, mais une crispation traversa son bras, une contraction étrangère. Les mots sortirent plus durs qu'il ne l'aurait voulu :

— Tais-toi un peu, Marie-Jeanne. J'ai besoin de silence.

La phrase tomba comme un couperet. Sa fille se figea, les yeux humides. Sébastien cessa de jouer à l'arrière. Tom sentit aussitôt la culpabilité l'envahir, mais sa gorge resta serrée. Une voix monta alors, lointaine d'abord, puis nette, presque ironique.

« *Voilà... c'est mieux. Elle doit apprendre à t'écouter, Tom.* »

Il fronça les sourcils.

« *Ferme-la.* »

Le volant sembla réagir sous ses doigts. Il cligna des yeux. Pendant une seconde, il eut l'impression que ses mains n'étaient plus exactement les siennes. Elles bougeaient, oui, mais sans qu'il puisse dire d'où venait cette impulsion, comme si le geste ne lui appartenait plus tout à fait.

« *Arrête. Pas ici. Pas maintenant.* »

« *Mais regarde comme c'est simple...* » murmura la voix, plus basse. « *Tes enfants, ta femme. Tout ça pourrait tenir à un geste, à une pression du pied. Tu veux voir ?* »

Tom sentit son pied droit s'alourdir.

« *Non !* » pensa-t-il violemment.

Mais la jambe bougea. Le moteur gronda, la voiture gagna en vitesse.

— Papa ? demanda Sébastien. Pourquoi tu vas si vite ?

Tom voulut répondre, mais rien ne sortit. Son corps refusait d'obéir. Il tenta de relâcher la pédale, mais la tension se renforça. Ses muscles bougeaient sans son accord. Le pied appuya plus fortement.

Le décor commença à défiler trop vite. Des palmiers, des façades, des feux rouges. Un rire résonna dans son crâne.

« *Tu vois, Tom ? Nous avançons ensemble. Tu n'as plus besoin de lutter.* »

« *Arrête ça tout de suite, espèce de monstre !* »

« *Monstre ?* » répéta Kuan Ti, calmement. « *Tu me dois ta survie. Sans moi, tu serais un corps vide. Ne l'oublie jamais.* »

La voiture accéléra encore. Un feu passa à l'orange. Les enfants se mirent à crier. Tom força toutes ses forces sur ses bras, tira le volant sur la droite, cherchant à quitter la route. Les pneus crissèrent, la voiture dérapa, effleurant un autre véhicule avant de s'immobiliser sur le bas-côté dans un bruit de caoutchouc brûlé. Un silence. Suffocant. Le cœur de Tom battait à tout rompre. Marie-Jeanne pleurait ; Sébastien, blême, fixait son père sans comprendre. Et dans ce silence, Kuan Ti murmura à nouveau, presque serein :

« *Ce n'était qu'un avertissement. Ne m'oblige pas à recommencer.* »

Tom sentit son corps lui revenir peu à peu. Ses mains tremblaient, son souffle saccadé. Il posa les yeux sur ses enfants dans le rétroviseur. Il voulut parler, mais aucun mot ne vint. Il savait seulement une chose : Kuan Ti était désormais plus fort. Et s'il pouvait appuyer sur une pédale, il pouvait faire bien pire.

Le reste du trajet se fit dans un silence pesant. Tom

gardait les yeux fixés sur la route, les mains crispées sur le volant. À l'arrière, les enfants n'osaient plus parler. Marie-Jeanne regardait par la fenêtre, les lèvres serrées, tandis que Sébastien triturait sa figurine sans un mot.

Quand ils arrivèrent devant l'école, Tom se gara, comme s'il sortait d'un rêve. Il se retourna vers eux, tenta un sourire.

— Allez, les enfants. Bonne journée.

Sa voix sonnait trop douce, trop forcée.

Marie-Jeanne hocha la tête sans le regarder. Sébastien marmonna un "à ce soir" avant de sortir du véhicule.

Tom les observa s'éloigner vers la grille, leurs cartables ballotant dans leur dos. Un pincement lui serra la poitrine. Aucun des deux ne s'était retourné. Pas un geste, pas un signe. Comme s'ils pressentaient que quelque chose, chez leur père, avait changé. Il resta un moment immobile, les doigts tapotant sur le volant.

La voix de Kuan Ti se fit entendre à nouveau, posée, presque satisfaite :

« Tu vois ? Même eux commencent à sentir la différence. »

Tom ferma les yeux, une seconde à peine, puis tourna la clé de contact. Le moteur redémarrera dans un grondement sourd, et il resta là, les mains sur le volant, à fixer le vide devant lui, incapable de savoir où aller. Rentrer, comme si tout était normal, comme s'il n'avait pas failli perdre le contrôle de son propre corps devant ses enfants, ou fuir, disparaître quelque part, loin d'eux, avant que le mal qui l'habitait ne trouve le moyen de les atteindre. Il voulait les protéger, les mettre à l'abri, mais comment protéger sa famille d'un ennemi qui portait son propre visage ? La route s'étendait devant lui, tranquille et claire sous le soleil de Miami, et pourtant, il n'avait jamais eu autant l'impression d'être prisonnier. Tom n'avait encore osé en parler à personne. Pas même à son ami Adler, le directeur de l'agence Soul Travel France, celui qui leur avait offert une

nouvelle identité, un refuge, une chance de recommencer ailleurs. Il aurait dû être le premier à savoir. Il aurait compris. Mais quelque chose l'en empêchait. Chaque fois que l'idée d'en parler surgissait, une pression invisible se faisait sentir, comme si quelqu'un refermait ses doigts autour de sa gorge. Était-ce la peur ? Ou bien Kuan Ti lui-même, tapi dans un recoin de son esprit, prêt à lui couper la parole avant même qu'elle n'émerge ? Il n'en savait rien. Tout ce qu'il savait, c'est qu'à force de se taire, il mettait en péril ceux qu'il aimait. Gwen, les enfants, ce bébé né dans la confusion. Il devait trouver une solution, chercher de l'aide. Mais il en était certain désormais : Kuan Ti ne le laisserait jamais faire. Tout ce que voulait Kuan Ti, c'était retrouver sa famille. Mei Ling. Ses enfants. Les siens. Leurs consciences n'avaient pas été détruites : Tom le savait. Adler aussi. Elles avaient été transférées ailleurs, dans les sous-sols d'un centre de Soul Travel — hébergées dans des corps de substitution, utilisées pour des études scientifiques. Kuan Ti voulait les sauver. Et il n'avait qu'un seul moyen d'y parvenir : utiliser Tom. Il le lui avait répété, inlassablement, dans les recoins de son esprit : « *Nous sommes liés, Tom. Tu es ma seule issue. Aide-moi à les retrouver, ou je détruirai les tiens.* » Mais, depuis le début, Tom avait tenté d'ignorer les apparitions soudaines de Kuan Ti, ces voix, ces visions qui surgissaient sans prévenir. Il croyait qu'en les repoussant, elles finiraient par s'effacer. Mais plus il résistait, plus l'autre prenait de la force. Au début, il avait décidé d'ignorer ses demandes, de refuser cette idée insensée de partir à la recherche de la famille de Kuan Ti. Il s'était dit qu'en gardant le silence, en continuant à vivre normalement, la chose finirait par s'épuiser d'elle-même. Mais ce n'était plus possible. Kuan Ti gagnait du terrain, chaque jour un peu plus. Et Tom le savait : s'il ne faisait rien, c'était sa propre famille qui en paierait le prix. Il devait choisir : se battre, ou céder. Pour leur vie, et pour la sienne.

Tom s'arrêta dans un grand centre commercial à quelques kilomètres de l'école. Il avait noté mentalement ce qu'il manquait à la maison : des couches, du lait infantile, quelques produits de base. Rien d'urgent. Rien qui ne justifiait vraiment ce détour.

À l'intérieur, l'air conditionné le frappa aussitôt. Une fraîcheur artificielle, presque agressive. Les allées étaient déjà animées. Des chariots pleins, des sacs, des silhouettes pressées. Des couples, des retraités, quelques jeunes adultes, les lunettes connectées posées sur le nez, les doigts glissant dans le vide comme sur des écrans invisibles. Des visages fermés, d'autres distraits. Une foule ordinaire, absorbée par ses gestes quotidiens.

Tom avança lentement entre les allées, observant sans vraiment regarder. Il s'arrêta devant le rayon bébé. Les étagères débordaient de produits aux couleurs vives. Des visages souriants sur les emballages. Des promesses de confort, de sécurité, de nuits paisibles. Il prit un paquet de couches, hésita sur la taille, en reposa un, en prit un autre. Ce geste banal lui parut étrangement lourd, comme s'il imitait une vie qui ne lui appartenait pas tout à fait. Avant tout cela, Gwen et lui avaient été d'accord. Deux enfants. Pas plus. Marie-Jeanne et Sébastien. Ils formaient un équilibre parfait, presque évident. Une famille à quatre, complète, suffisante. Ils n'avaient jamais ressenti le besoin d'aller au-delà. Ils savaient ce qu'ils voulaient. Et surtout, ce qu'ils ne voulaient pas. Puis Ethan était arrivé.

Tom avait appris à l'aimer. Il le portait, le veillait, savait déjà comment le calmer, comment le tenir contre lui. Dans les faits, il était son père. Il n'en doutait pas. Et pourtant, une question revenait, impossible à faire taire. Était-ce vraiment leur enfant ? Génétiquement, oui. Il le savait. Mais pas consciemment. Pas dans l'élan, pas dans la continuité d'un désir partagé. Ethan était né d'un temps qui ne leur

appartenait pas. D'une absence. D'un corps occupé par d'autres volontés. Tom aimait cet enfant. Mais il portait aussi cette certitude inconfortable que quelque chose, dans cette naissance, échappait à toute logique intime. Comme si Ethan était à la fois le sien... et le rappel permanent de tout ce qu'on leur avait pris. Aujourd'hui, plus rien ne semblait vraiment cohérent. Pas depuis que sa conscience n'était plus seule à habiter ce corps. Ethan était né de son corps, mais à un moment où Tom n'en avait pas la maîtrise. Pendant cette période, Kuan Ti vivait à sa place, faisait des choix, éprouvait des désirs qui n'étaient pas les siens. Dans les faits, Ethan était son fils. Il le portait, le protégeait, veillait sur lui. Il n'en doutait pas. Mais cette certitude devait cohabiter avec une réalité plus trouble : il n'avait pas été présent au moment de sa conception, et Gwen non plus. Tom tentait encore de replacer tout cela dans une logique, de donner une forme claire à ce qu'il vivait. Mais cette logique se dérobaient sans cesse. À présent, plus rien n'était clair. Plus rien ne tenait vraiment.

Un peu plus loin, il observa une famille. Le père portait son enfant sur les épaules. La mère riait, proche de lui. L'enfant tapotait doucement le front de son père, distrait. Rien d'exceptionnel. Une scène ordinaire, presque banale.

Tom sentit une distance s'installer en lui. Pas seulement entre eux et lui, mais entre ce qu'il voyait et ce qu'il était devenu. Il se demanda, sans aller jusqu'au bout de la pensée, s'il serait encore capable d'être ce père-là avec Ethan. Une inquiétude brève le traversa. Et s'il n'était déjà plus à la bonne place ? Il détourna le regard.

Alors que la file avançait lentement à la caisse, un écran géant s'alluma au-dessus des têtes. La musique monta. Une publicité. « *Et si voyager signifiait plus que changer de destination ?* »

Tom releva la tête. Les images défilaient. Un homme gravissant les pentes du Kilimandjaro, le visage marqué par

l'effort. Une femme avançant seule sur une plage déserte, au lever du jour. Un couple suspendu au-dessus d'un canyon, harnais solidement fixé, le vide sous leurs pieds. Puis des scènes plus calmes : une terrasse ensoleillée en Grèce, face à un site antique dominant la mer. À Rome, des visiteurs marchant au pied de monuments millénaires baignés de lumière. En Égypte, les pyramides se dressaient dans le désert, immuables sous le soleil. Plus loin, les ruines de Pétra surgissaient de la roche, puis les temples d'Angkor, envahis par la végétation.

Voyager autrement. Vivre des expériences inédites.

Le logo apparut alors, net, familier. Soul Travel.

La voix poursuivit, posée, rassurante : « Grâce à nos nouvelles solutions, le transfert de conscience devient accessible. Plus simple. Plus sûr. »

Les images changèrent. Des corps de substitution évoluaient à l'écran, souriants, actifs, parfaitement intégrés à leur environnement. Une phrase s'inscrivit, claire : *Votre conscience voyage. Le corps reste. Explorer le monde sans contrainte. Repousser les limites sans mettre sa vie en danger.*

Des familles apparurent à l'écran. Parents et enfants partageant la même expérience, rires, complicité. Puis des séquences plus extrêmes encore : ascensions, plongées profondes, traversées hostiles. Toujours le même message sous-jacent : aucun risque. Rien que le plaisir. Une promesse lisse, parfaitement maîtrisée.

Tom sentit une tension monter en lui. Sa mâchoire se crispa. Accessible. Sans danger. Pour toute la famille.

Les images se superposèrent dans son esprit. La capsule. La lumière blanche. Les enfants qui s'endormaient. Puis le vide. Et maintenant, tout cela devenait un produit. Une expérience vendue comme un loisir.

Autour de lui, personne ne semblait troublé. Certains regardaient l'écran distraitement. D'autres continuaient de charger leurs sacs, indifférents.

Tom baissa les yeux. Sa main tremblait légèrement sur la poignée du chariot. Il comprit alors que Soul Travel n'était plus réservé à une élite ou à des opérations confidentielles. L'agence venait de franchir un seuil. Elle s'adressait désormais à tout le monde. La musique s'éleva une dernière fois, tandis que le slogan s'affichait à l'écran : **Voyager autrement.** Tom détourna le regard.

7

Le soleil était déjà haut lorsque Tom gara sa voiture devant la maison de ses parents. La petite villa aux murs clairs se tenait au bord d'une ruelle paisible de Coral Gables, à quelques kilomètres du centre de Miami. Sur la terrasse, Katherine balayait les feuilles tombées du bougainvillier. Le geste était lent, presque mécanique. Elle leva la tête dès qu'elle reconnut la voiture de son fils et resta immobile une fraction de seconde, comme si elle devait s'assurer qu'elle ne se trompait pas. Puis son visage s'éclaira. Elle lui fit signe de la main.

Dès qu'il sortit du véhicule, elle s'avança vers lui, les bras ouverts.

— Mon chéri...

Il la serra contre lui, longuement. Avec tout ce qu'il avait traversé l'année précédente, Tom n'aurait jamais cru pouvoir revivre un moment aussi paisible. Il pensait que plus jamais il n'aurait la chance de revoir ses parents, de passer du temps avec eux. L'enfer, il en était sorti de justesse. Il avait retrouvé sa famille, reconstruit ce qui pouvait l'être, et quitté l'Europe pour venir s'installer à Miami, afin d'être plus près des siens.

Pour sa mère, ce retour avait mis fin à une attente qui n'avait jamais cessé. Pendant une année entière, elle et Richard avaient vécu dans l'inquiétude la plus totale. Leur

fil, sa femme et leurs enfants avaient disparu du jour au lendemain. Aucun appel. Aucun message. Aucun indice.

Katherine avait passé des nuits entières à fixer son téléphone, espérant qu'il sonne. Ils avaient contacté les autorités, les ambassades, des connaissances. Ils avaient remué tout ce qu'ils pouvaient, sans jamais obtenir la moindre réponse. À force de silence, elle avait fini par imaginer le pire. Sans pouvoir se résoudre à l'accepter. Alors, quand le téléphone avait enfin sonné, ce jour-là, et que la voix de Tom avait traversé la ligne, elle avait d'abord cru à une erreur. Il lui avait fallu plusieurs secondes pour comprendre. Pour réaliser que son fils était vivant. Qu'il revenait. Ce jour-là, quelque chose s'était relâché en elle. Pas complètement. Mais assez pour respirer de nouveau.

Tom leur avait tout raconté. Pas les détails les plus sombres, pas ce que la vérité avait de plus insupportable, mais suffisamment pour qu'ils comprennent qu'il revenait de très loin. Et que ce retour-là n'avait rien d'anodin.

— Ton père est déjà sur le toit, il t'attend pour les panneaux photovoltaïques. Il s'est levé avant le soleil.

Tom sourit.

— Ça ne m'étonne pas de lui.

Il traversa le jardin jusqu'à l'arrière de la maison, où la chaleur commençait déjà à peser.

— Salut, fiston !

La voix grave de Richard retentit depuis le toit. Casquette vissée sur la tête, torse nu sous la chaleur déjà écrasante, il fixait à la structure métallique un grand panneau noir brillant.

— Tu m'as pas attendu pour commencer, on dirait.

— Si j'attends toujours après toi, le soleil sera déjà couché, répondit son père en riant. Allez, monte, j'ai besoin de bras solides.

Tom grimpa prudemment sur le toit, concentré sur ses mouvements. Une fois arrivé, il essuya la sueur qui perlait à son front et observa son père. Richard Brody avait vieilli,

mais sa stature restait impressionnante. Ses bras, tannés par le soleil, conservaient la force d'un homme qui n'avait jamais supporté l'inaction.

— Tu aurais pu faire venir un installateur, lança Tom.

— Et leur filer trois mille dollars pour serrer des boulons. Pas question. Je préfère encore tomber du toit.

— Ce serait malin, dit Tom avec un sourire. Maman m'a demandé de te surveiller, justement.

Richard grogna, amusé.

— Elle s'inquiète pour tout. Depuis qu'on est ici, elle n'arrête pas de dire que je deviens inconscient. Mais je préfère encore m'user au soleil que m'éteindre dans un fauteuil.

Tom hocha la tête. Il posa les mains sur le cadre métallique pour le maintenir en place tandis que Richard vissait les fixations. Le bruit du tournevis résonnait dans l'air brûlant, ponctué par les cris lointains des mouettes. Pendant un instant, tout sembla redevenir simple, un père et un fils travaillant ensemble sous le soleil de Floride.

Tom observa son père un moment. La façon dont il se tenait là, solide malgré les années. Il se demanda s'il aurait, lui aussi, cette chance-là un jour : vieillir, simplement, après tout ce qu'il avait traversé. S'il ressortirait renforcé de ces épreuves, ou seulement marqué à jamais.

— Fais gaffe à ton dos Tom. Pose bien les mains.

Tom acquiesça, mais sa vision se troubla un instant. Une impression de flottement, comme si son propre corps ne lui appartenait plus entièrement. Les mots de Richard résonnaient, lointains. Il sentit quelque chose bouger sous sa peau, une tension étrangère, vivante.

« *Laisse-moi faire.* »

La voix n'avait plus rien d'un écho. Elle était là, dans sa tête, mais aussi autour de lui. Tom ferma les yeux un bref instant. Quand il les rouvrit, la lumière semblait différente, plus blanche, plus dure.

Richard, absorbé par son travail, ne vit pas le léger

tremblement qui parcourait le bras de son fils.

— Tiens bon, dit-il, on y est presque.

Tom ne répondit pas. Ses doigts se crispèrent sur le métal brûlant. Une autre respiration s'imposa à la sienne, plus lente, plus profonde. Kuan Ti prenait place.

« Tu sens ça ? Tu sens sa faiblesse ? C'est ton père. Il ne sait pas ce que tu es devenu. »

Le souffle de Tom se coupa net. Il voulut parler, mais sa gorge se serra.

Richard leva la tête, surpris.

— Hé, tout va bien fiston ?

Tom força un sourire.

— Oui... un peu trop de chaleur, c'est tout.

— Bois un peu d'eau, reprit Richard. J'en ai mis dans la glacière, derrière toi.

Tom fit quelques pas, titubant légèrement. Il se baissa pour ouvrir la glacière, mais ses mains tremblaient. Son reflet sur la surface du couvercle métallique sembla se déformer. Ce n'était plus lui. Des traits plus marqués, un regard noir, presque fixe. Le visage de Kuan Ti. Il recula d'un pas. Son cœur s'emballa.

Richard, occupé sur le toit, ne remarqua rien.

« Tu ne pourras pas me repousser cette fois. Ce matin, c'est moi qui marche dans ta peau. »

Une sueur froide coula le long de sa tempe. Il voulut hurler, mais aucun son ne sortit.

— Tom, appela son père. Aide-moi à redresser le cadre !

Il se redressa lentement, un pas après l'autre. Kuan Ti s'imposait davantage, comme une marée noire s'étendant en lui, envahissant chaque recoin. Ses gestes n'étaient plus tout à fait les siens. Pendant quelques secondes, Tom sentit ses doigts bouger sans qu'il les commande, ses muscles répondre à une volonté qui n'était plus la sienne.

Richard, penché sur le toit, se pencha pour ajuster la fixation. Tom leva la tête vers lui. Ses yeux n'étaient plus vraiment les siens.

Le tournevis glissa entre les doigts de Richard et tomba sur les tuiles dans un bruit sec.

— Merde, fit-il en se baissant pour le ramasser.

Quand il se redressa, Tom ne bougeait plus. Il le fixait, figé, les traits tendus. Son regard n'avait plus la même clarté.

— Tom ? Tout va bien ?

Aucune réponse.

Son père s'avança d'un pas, mais quelque chose dans l'attitude de son fils le retint : cette immobilité étrange, cette crispation dans la mâchoire.

« *Regarde-le, Tom. Il est là, si près. Il suffirait d'un geste. Une simple poussée, et tout s'arrête.* »

Tom sentit son estomac se contracter.

« *Personne ne soupçonnerait rien. On croirait à un accident.* »

— Tais-toi, murmura-t-il, à peine audible.

— Quoi ? fit Richard, fronçant les sourcils.

Tom baissa la tête. Ses doigts se crispèrent sur le bord du panneau. La tension dans ses bras devint insupportable. Il voulait se reculer, mais son corps restait figé.

« *Tu vois ? Je peux agir maintenant. Je n'ai plus de limites. Tout ce que je veux est à ma portée.* »

Tom ferma les yeux, cherchant à reprendre le contrôle.

« *Non. Tu ne touches à rien. Tu ne le regardes même pas.* »

La chaleur lui montait au visage. Son souffle se saccada. Il sentit les muscles de ses jambes trembler, comme si une force tentait de le pousser en avant.

« *Un geste, Tom. Un seul. Pour moi.* »

— Non, gronda-t-il entre ses dents.

Richard s'immobilisa.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Tom lâcha brusquement le bord du panneau, recula d'un pas et porta les mains à sa tête.

— Rien... c'est rien.

Son père resta à distance, incertain.

Tom ferma les yeux un instant. Le monde vacilla, puis tout sembla revenir à sa place : la chaleur, les bruits, le ciel éclatant.

Richard le regarda avec méfiance, puis d'une voix plus douce :

— Descends, Tom. Tu fais une insolation, ça se voit.

Tom acquiesça, sans répondre. Il savait que s'il restait une seconde de plus sur ce toit, il perdrait le contrôle. Kuan Ti avait déjà franchi une limite. Et cette fois, Tom avait compris qu'il pouvait se servir de lui quand il le voulait.

Tom descendit du toit. Ses jambes tremblaient encore, et la chaleur du métal lui brûlait les paumes. Il évitait le regard de son père, concentré sur chaque marche comme s'il marchait sur une corde. Arrivé en bas, il inspira profondément. L'air semblait plus lourd qu'à son arrivée.

Katherine était sur la terrasse, occupée à arroser les plantes. Elle releva la tête en le voyant approcher.

— Il fait une chaleur à tomber aujourd'hui.

Elle observa son visage, fronça légèrement les sourcils.

— Tu es tout pâle. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, répondit-il. Juste le soleil.

Elle posa l'arrosoir, entra dans la maison, puis revint quelques secondes plus tard avec un verre d'eau.

— Bois. Ça te fera du bien.

Tom but lentement, essayant de calmer son souffle. L'eau froide glissa dans sa gorge, mais la nausée ne passait pas.

Richard descendit à son tour, essuyant son front avec une serviette.

— Il a eu un malaise, expliqua-t-il. Rien de grave, je crois.

Katherine le regarda, inquiète.

— C'est peut-être le contrecoup, tu sais. Tout ce que vous avez vécu ... ces histoires de transferts d'esprit, de

corps... ça a dû te bouleverser plus que tu ne le crois.

Tom se força à sourire.

— On essaie de tourner la page, maman.

— Oui, mais ton esprit, lui, il n'a peut-être pas encore tourné la sienne, répondit-elle.

Elle hésita, puis ajouta :

— J'aimerais que tu voies le docteur Collins. C'est un très bon psychiatre.

Tom ne répondit pas tout de suite.

— Je l'ai vu... pendant que tu avais disparu, reprit-elle plus bas. Quand on ne savait pas où tu étais. Quand je craignais le pire.

Elle soutint son regard.

— Il m'a aidée à tenir.

Tom resta silencieux. L'idée le dérangeait. Il savait qu'aucun psychiatre ne pourrait rien contre ce qui l'habitait vraiment, contre cette présence qui ne relevait ni du traumatisme ni du trouble. Mais en croisant le regard de sa mère, il reconnut cette inquiétude sincère qu'il ne supportait pas de lui imposer davantage.

— Donne-moi son numéro, dit-il simplement.

Katherine sembla soulagée. Elle entra dans la maison, revint quelques secondes plus tard avec un petit carnet. Elle arracha une page, la plia soigneusement et la glissa dans la main de son fils.

— Promets-moi d'appeler, Tom.

— Je te promets, maman.

Il glissa le papier dans sa poche, sans le regarder. Derrière lui, Richard observait la scène en silence, les bras croisés.

Le vent s'était levé. Le panneau sur le toit claqua légèrement sous la brise.

Tom leva les yeux vers le ciel. Tout paraissait normal.

— Papa, laisse tout ça, dit-il soudain. Je vais appeler un réparateur demain, quelqu'un de compétent. Je paierai moi-même les frais. Tu n'as pas besoin de grimper là-haut, c'est

trop dangereux.

Richard leva les yeux vers lui, surpris.

— Depuis quand tu veux payer mes factures ?

— Depuis que je t'ai vu t'acharner là-haut sous cette chaleur. Laisse, d'accord ? Je m'en charge.

Richard hésita, puis haussa les épaules.

— Comme tu veux. Mais je te préviens, s'ils font un mauvais travail, c'est toi qui monteras pour corriger.

Tom acquiesça, soulagé qu'il n'insiste pas davantage. Le vent se renforça, soulevant quelques feuilles dans le jardin. Il regarda le panneau une dernière fois, oscillant doucement sous les rafales. Tout paraissait normal. Mais à l'intérieur, il sentait encore cette présence, calme, tapie juste derrière ses pensées, comme une ombre prête à reprendre forme au premier relâchement.